

*Le*  
**GRAND**  
**RÉCIT**  
*de la*  
**BIBLE**

*Trouver notre place dans  
l'histoire biblique*

CRAIG G. BARTHOLOMEW  
*et* MICHAEL W. GOHEEN

# Avant-propos

Le présent livre a vu le jour lors d'une rencontre entre Mike Goheen et Craig Bartholomew survenue à Birmingham, en Angleterre, à l'été 2000. Ayant besoin d'un texte pour le cours de théologie biblique qu'il donnait, Mike a proposé à Craig (un érudit de la Bible) d'en écrire un. Craig lui a alors fait une contreproposition : écrire le livre ensemble, de manière à ce qu'il reflète tant une érudition biblique (la force de Craig) que des études en missiologie et en philosophie de vie (la force de Mike). Quelqu'un a déjà dit que, si l'on veut gâcher une amitié, on n'a qu'à écrire un livre à deux ! Or, j'ai la joie de vous annoncer qu'alors que nous achevons ce projet, nous sommes encore de bons amis. En fait, le projet s'est avéré mutuellement enrichissant.

Nous avons écrit *Le grand récit de la Bible* avec à l'esprit les étudiants de première année d'université. Nous avons voulu en faire un texte qui servirait à un cours d'introduction à la théologie biblique donné au Redeemer University College à Ancaster, en Ontario, au Canada. En tant qu'université chrétienne, Redeemer privilégie une érudition distinctement chrétienne et bâtie sur la Bible. Nous souhaitons que nos élèves saisissent d'abord la véritable nature de la Bible : il s'agit de l'histoire de Dieu, l'histoire vraie du monde. Ce n'est qu'en étant comprise pour ce qu'elle est que cette histoire peut devenir le fondement de la vie humaine, y compris la vie de l'érudit. Nous nous sommes donné pour deuxième objectif d'apprendre à nos élèves à articuler une philosophie de vie rigoureusement biblique

en répertoriant de façon systématique les éléments les plus exhaustifs de la trame biblique : la Création, le péché et la Rédemption. Le présent livre vise à réaliser le premier objectif, à savoir jeter les bases de la réalisation du second objectif et atteindre celui-ci de manière toute naturelle.

*Le grand récit de la Bible* raconte l'histoire biblique de la Rédemption en tant que narration unique et cohérente de l'œuvre continue de Dieu au sein de son royaume. Après que Dieu a créé le monde et que l'humanité l'a entachée par sa rébellion, Dieu s'est employé à restaurer sa création : « Dieu n'a pas tourné le dos à un monde déterminé à la détruire ; il a plutôt tourné vers lui un regard empreint d'amour. Il a emprunté le long chemin de la Rédemption afin de restaurer ceux qui étaient perdus pour en faire son peuple et le monde pour en faire son royaume<sup>1</sup>. » La Bible raconte le parcours de Dieu sur ce long chemin de la Rédemption. Il s'agit d'une trame unifiée et au déroulement progressif qui fait état de l'action de Dieu au fil de l'Histoire en vue d'apporter le salut au monde entier. La Bible ne se résume pas à un méli-mélo de faits historiques, de poèmes, de leçons morales et théologiques, de promesses réconfortantes, de principes directeurs et de commandements ; en réalité, elle est fondamentalement cohérente. Chaque partie de la Bible – chaque événement, livre, personnage, commandement, prophétie et poème – doit être comprise dans le contexte du *seul et même* récit<sup>2</sup>.

Nous sommes nombreux à avoir lu la Bible comme si elle n'était qu'une mosaïque de petits fragments – théologiques, moraux, historiques, critiques, liturgiques, dévotionnels. Par contre, en lisant la Bible de manière aussi fragmentée, nous faisons fi de l'intention de son auteur divin de façonner notre vie au moyen de son récit. Toutes les collectivités humaines vivent selon une histoire qui leur permet de contextualiser leur compréhension de l'Histoire ainsi que de modeler et de guider leur vie. Si nous laissons la Bible se fragmenter, elle risquera de se faire absorber par n'importe quel autre récit qui façonne notre culture, et elle cessera ainsi de façonner notre vie comme elle le devrait. L'idolâtrie a déformé le récit culturel dominant du monde occidental séculier. Or, si en tant que croyants nous permettons que ce récit (plutôt que la Bible) devienne le fondement de nos pensées et de nos actions, notre vie manifesterà alors

les mensonges de notre culture idolâtre plutôt que les vérités bibliques. Par conséquent, l'unité scripturaire ne constitue pas une question négligeable : une Bible fragmentée risquerait en fait d'engendrer des idolâtres à la théologie orthodoxe, à la moralité pharisaïque et à la piété tiède !

Pour que le récit de la Bible façonne notre vie, il y a deux choses que nous devons bien comprendre : l'histoire biblique constitue une unité incontestable dont nous pouvons dépendre et chacun de nous a un rôle à jouer dans cette histoire. Le présent livre *raconte* cette histoire. Nous invitons ses lecteurs à s'approprier celle-ci, à découvrir la place qu'ils y occupent et à *en jouir pleinement* en tant qu'histoire vraie de notre monde.

Ce livre met l'accent sur trois grandes réalités. Premièrement, nous insistons sur la portée intégrale de l'œuvre rédemptrice de Dieu dans la création. L'histoire biblique ne progresse pas vers la destruction du monde ni vers notre propre « secours » en vue du ciel. Elle aboutira plutôt à la restauration de toute la création, la ramenant à son état originel parfait. La portée intégrale de la Création, du péché et de la Rédemption s'illustre tout au long de l'histoire biblique et *réside* au cœur de la philosophie de vie fidèle à la Bible.

Deuxièmement, nous mettons en lumière la place que le croyant occupe au sein de l'histoire biblique. Certains soulèvent quatre questions fondamentales propres à la philosophie de vie biblique : « Qui suis-je ? » « Où suis-je ? » « Qu'est-ce qui cloche ? » « Quelle en est la solution ? » À celles-ci, Tom N. T. Wright en ajoute une cinquième : « Quelle heure est-il<sup>3</sup> ? » Il nous demande donc : « Quelle place occupons-nous dans cette histoire ? Comment façonne-t-elle actuellement *notre* vie ? » Dans le cadre de notre narration du grand récit de la Bible, nous explorerons les réponses bibliques à ces cinq questions.

Troisièmement, nous soulignons la centralité de la *mission* au sein de l'histoire biblique<sup>4</sup>. La Bible raconte la mission que Dieu s'est donnée de restaurer la création. La mission d'Israël en découle : Dieu s'est choisi un peuple destiné à incarner de nouveau ses desseins créationnels pour l'humanité et à être ainsi une lumière pour les nations. Par ailleurs, l'Ancien Testament raconte la réponse d'Israël à son appel divin. Jésus entre en scène et, conformément à sa mission, prend sur lui la vocation

missionnaire d'Israël. Il incarne les desseins de Dieu pour l'humanité et remporte la victoire sur le péché, en ouvrant la voie à un monde nouveau. Une fois son ministère terrestre achevé, il quitte son Église en lui confiant pour mandat de poursuivre cette même mission. À notre époque, entre la Pentecôte et le retour de Jésus, nous avons pour tâche primordiale en tant que peuple de Dieu de témoigner du règne de Jésus-Christ sur la vie dans son entièreté.

Nous avons également emprunté à Tom Wright son excellente métaphore de la Bible sous forme de pièce de théâtre<sup>5</sup>. Par contre, là où Wright divise la pièce en *cinq* actes (Création, péché, Israël, Christ, Église), nous racontons l'histoire en *six* actes. Nous ajoutons la venue de la nouvelle création en tant qu'élément unique et final du grand récit de la Bible. Nous y ajoutons aussi un prologue. Celui-ci aborde de manière préliminaire ce que cela signifie que de dire qu'une histoire façonne la vie humaine.

Si vous utilisez le présent livre dans le cadre d'un cours ou d'une étude biblique, vous pouvez accéder à des ressources sur le site Web [www.biblicaltheology.ca](http://www.biblicaltheology.ca) (en anglais seulement) destinées à améliorer l'utilité du livre. Ces ressources incluent un plan de cours, une présentation PowerPoint, un plan de lecture pour un cours de treize semaines et des lectures supplémentaires.

Les projets de cette ampleur et de ce genre impliquent toujours la contribution de nombreuses autres personnes que les auteurs, et en voici plusieurs à qui nous tenons à exprimer notre gratitude. D'abord, nous remercions les nombreux étudiants du Redeemer University College qui ont lu le manuscrit à divers stades et qui en ont fait la critique, particulièrement Elizabeth Buist, Elizabeth Klapwyk, Ian Van Leeuwen et Dylon Nofziger. Nous sommes reconnaissants envers Dawn Berkelaar de nous avoir aidés à écrire une petite partie du livre. Pour les diagrammes et les dessins contenus dans le livre, nous remercions Ben Goheen de nous avoir fait profiter de ses talents artistiques. Fred Hughes, ancien directeur de la School of Theology and Religion à la University of Gloucestershire, a soutenu ce projet depuis le début, a lu tout le manuscrit d'une version antérieure et nous a fait nombre de suggestions utiles. Il a également offert à Mike et à Craig l'occasion de travailler ensemble en invitant Mike à titre

de professeur invité à l'International Centre for Biblical Interpretation à la University of Gloucestershire à l'été 2002, durant lequel nous avons écrit le plus gros du manuscrit. Nous sommes aussi reconnaissants envers le Redeemer University College, qui nous a apporté dès le début un soutien et une assistance sous de nombreuses formes. Nous sommes redevables à nos amis et collègues Gene Haas et Al Wolters du Religion and Theology Department du Redeemer, ainsi qu'à Wayne Kobes du Theology Department du Dordt College, Sioux Center, dans l'Iowa. Gene et Wayne, qui donnent tous les deux un cours de théologie biblique aux étudiants de première année, nous ont de même prodigué de judicieux conseils. Al a servi de mentor aux deux auteurs, et nous avons bénéficié de sa sagesse et de son soutien indéfectible.

Au Royaume-Uni, Alan Dyer et Mark Birchall ont toujours soutenu ce projet et fait des commentaires utiles au fil de leurs lectures répétées du manuscrit. Malheureusement, vers le moment du dépôt du manuscrit chez l'éditeur, Mark est allé rejoindre le Seigneur. Il nous manquera énormément. En Afrique du Sud, Wayne Barkhuizen nous a fait d'excellents commentaires en rapport au manuscrit.

Jim Kinney, directeur de Baker Academic, s'est montré très serviable et très encourageant. Après avoir lu une ébauche du manuscrit, certains de ses collègues et lui nous ont offert des critiques et des conseils éclairés qui ont considérablement façonné la version finale. Il ne fait aucun doute que celui envers qui nous sommes le plus redevables est Doug Loney, notre collègue du Redeemer, doyen de la faculté des arts et des humanités et membre du corps professoral du département d'anglais. Doug a consacré à ce manuscrit beaucoup de temps et de talent d'écrivain, en prenant notre manuscrit aux deux styles d'écriture différents et en en faisant ce que nous croyons être un texte dynamique et cohérent. Nous remercions également Karey, la femme de Doug, et Marnie, celle de Mike, pour leur patience et leur soutien. Nous dédions ce livre à nos collègues du Redeemer, Doug Loney et Al Wolters, ainsi qu'à Gordon Wenham de la University of Gloucestershire, dont le travail acharné en études de l'Ancien Testament nous bénit tous les deux depuis de nombreuses années.

## PROLOGUE

# La Bible sous forme de grand récit

Regardez attentivement cette image. Que s'y passe-t-il selon vous ?

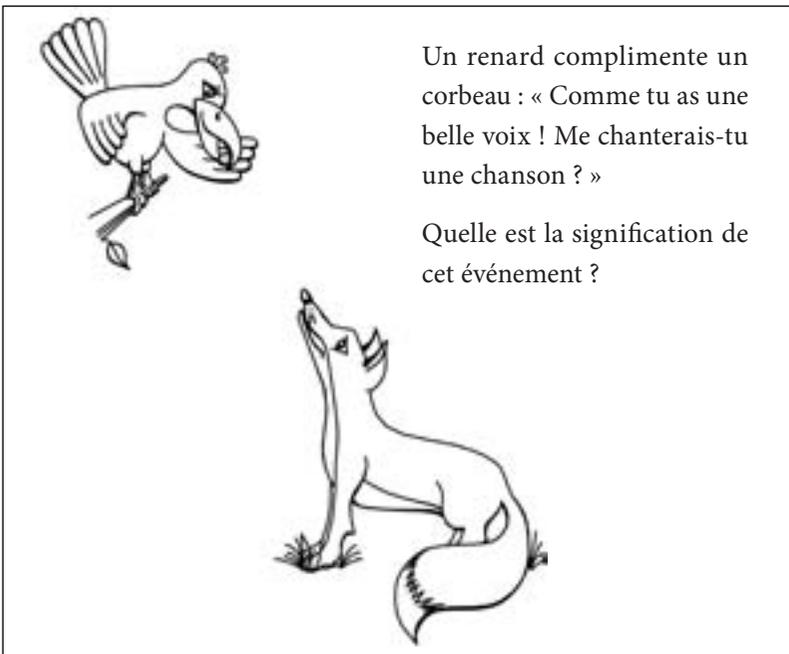
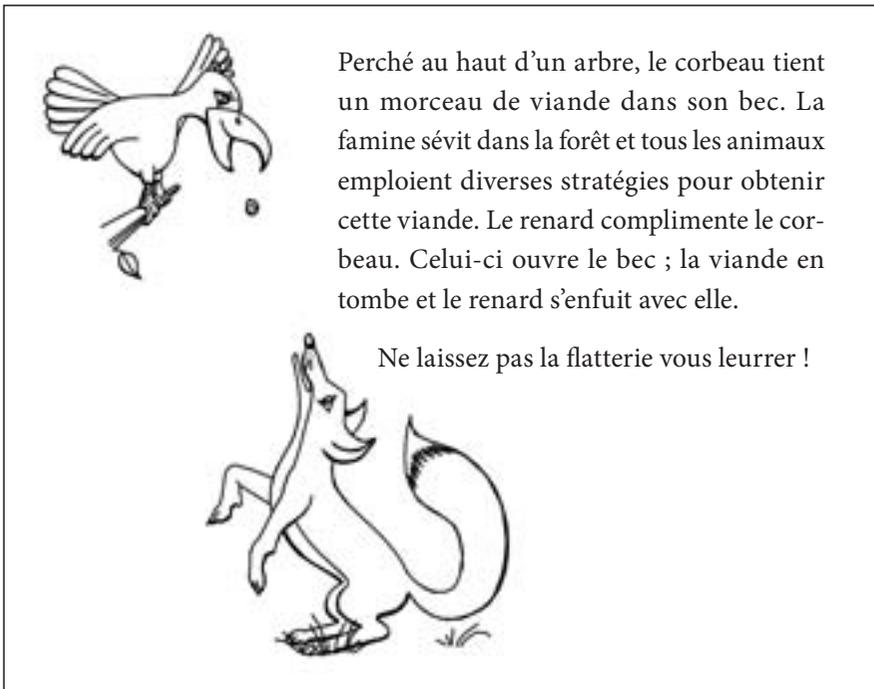


Figure 1 *Le renard et le corbeau*

Si vous avez l'imagination fertile, vous pourrez concocter une histoire relative au renard et au corbeau, ou peut-être plus d'une. Par contre, tout lecteur attentif sait qu'à moins de replacer l'événement qu'illustre cette figure dans le contexte de l'histoire dont celui-ci est tiré, il aura du mal à comprendre avec certitude le sens que lui donne l'auteur (ou l'artiste).

Regardez de nouveau cette image, qui comporte maintenant quelques renseignements supplémentaires :



Perché au haut d'un arbre, le corbeau tient un morceau de viande dans son bec. La famine sévit dans la forêt et tous les animaux emploient diverses stratégies pour obtenir cette viande. Le renard complimente le corbeau. Celui-ci ouvre le bec ; la viande en tombe et le renard s'enfuit avec elle.

Ne laissez pas la flatterie vous leurrer !

Figure 2 *Le renard et le corbeau revisité*

Vous ne pouvez comprendre ce qui se produit entre le renard et le corbeau que si vous avez une certaine connaissance de l'histoire dans son ensemble renfermant cet épisode. S'il vous est révélé que la famine sévit dans la forêt et que des animaux rusés comme le renard ont recours à toutes sortes de fourberies pour se procurer de quoi manger, vous commencerez à voir pourquoi il se peut que le renard flatte le corbeau. Vous devez d'abord savoir quelque chose par rapport au début, au milieu et à

la fin d'une histoire. Ce n'est qu'alors que vous pourrez comprendre n'importe lequel de ses épisodes. Or, cela s'avère non seulement dans le cas des histoires fictives comme celle-ci, mais aussi dans celui de la vie. En effet, avant que n'importe quel événement de notre vie prenne tout son sens, nous devons avoir une certaine connaissance du « grand récit » du monde.

Cela nous conduit à un autre exemple, une histoire qui se rapproche peut-être plus de notre vécu qu'une fable de renards racleurs et de corbeaux chantants :



Figure 3 *Percy et Abby*

Percival et Abigail, deux jeunes, se retrouvent assis après le culte à la même table durant une période de fraternisation pour nouveaux venus à l'église. En dégustant café et sandwiches aux œufs, ils se mettent à discuter de ceci et de cela. Les autres de leur table finissent par s'en aller et quelqu'un a carrément enlevé leurs tasses et s'est mis à empiler les chaises. Percy et Abby s'en rendent toutefois à peine compte. Chacun d'eux commence à se dire qu'il vaudrait peut-être la peine d'apprendre à connaître l'autre un peu mieux. Ils s'entendent donc pour se retrouver, dans un café tranquille, afin d'y prendre le dessert et (bien entendu) un autre café. S'ils choisissent cet endroit, c'est en définitive parce qu'il est beaucoup plus facile d'y avoir une conversation privée que dans un vestibule d'église bondé. (Par respect pour l'intimité de ce jeune couple, nous avons décidé de ne pas inclure ici une autre figure.)

En reprenant leur conversation, Abigail et Percival en viennent graduellement à se raconter l'un à l'autre des bouts de – quoi ? Oui, bien sûr, ils se mettent à se raconter l'histoire de leur vie. Il est le cadet d'une famille de quatre enfants et il est le seul garçon, que ses trois sœurs ont trop gâté. Elle est née à New Delhi, où ses parents travaillaient au consulat, et elle a fait son secondaire dans quatre pays différents. Petit à petit, ils tracent les grandes lignes de leur vie et commencent à étoffer leur histoire : Percy ne s'est jamais éloigné de plus de trois cents kilomètres de la ferme familiale (même s'il désire ardemment voyager). Abby parle quatre langues et peut en comprendre quelques autres. Il passait la période des Fêtes avec plein de cousins au chalet de ses grands-parents à Muskoka. Elle a déjà passé un jour de l'An à faire du tuba à Mauri Bay (en Afrique du Sud). Et ainsi de suite, ils partagent des souvenirs de leurs croyances et de leurs peurs enfantines, leur premier emploi d'été, leurs projets d'études et leurs espoirs pour l'avenir.

La seule bonne réponse à la demande « Parle-moi de toi » consiste à raconter une *histoire* ou une série d'histoires. En échangeant ces récits personnels, nous en venons à nous connaître l'un l'autre. Nous souhaitons comprendre non seulement qui est l'autre au moment présent, mais aussi ce qui l'a amené là. Quelles sont les expériences, les idées et les personnes qui ont façonné sa vie ? Son histoire personnelle la contextualise et la définit en long et en large. Au fil de leur conversation, il se peut qu'ils en viennent toutefois à se demander : N'avons-nous que notre histoire personnelle pour donner un sens à notre vie ? Ou encore, y a-t-il une histoire vraie qui nous transcende tous les deux, qui nous permet de comprendre le monde et le sens de notre vie ? Nos histoires personnelles – individuelles ou conjointes – s'inscrivent-elles dans le cadre d'une histoire plus large ?

Pour comprendre notre monde, pour donner un sens à notre vie et pour prendre nos décisions les plus importantes quant au mode de vie à adopter, nous dépendons d'une histoire. En fait, parmi certains philosophes, théologiens et érudits bibliques, on reconnaît de plus en plus que « l'histoire [...] est [...] le meilleur moyen de parler de *la façon d'être du monde actuel*! ». Comme il est difficile de s'expliquer la première image sans connaître le récit, ainsi en va-t-il des détails épars de notre vie. Percy doit savoir quelque chose au sujet des antécédents d'Abby pour

comprendre ce qui revêt de l'importance à ses yeux. De même, pour nous comprendre nous-mêmes et le monde dans lequel nous vivons, il nous faut en connaître la trame narrative plus large. Les vécus individuels ont du sens seulement lorsque nous les voyons dans le contexte d'une certaine histoire que nous jugeons être l'histoire vraie du monde : chaque épisode de notre vie y trouve sa place.

Cela ne signifie toutefois pas que chaque histoire ait la même importance que n'importe quelle autre. Il existe un large éventail d'histoires. Certaines nous divertissent simplement ; d'autres nous enseignent à faire la différence entre le bien et le mal ou nous préviennent d'un danger et d'un tort possible. Il en existe par contre d'autres qui sont fondamentales, en ce sens qu'elles nous procurent une compréhension de notre monde *entier* et de la place que chacun de nous y occupe. De telles histoires intégrées nous révèlent la signification de l'Histoire universelle. À celles-ci, on donne les noms « grandes narrations », « grands récits » ou « métarécits ». Chacun de nous (qu'il en soit conscient ou non) en possède une. Pour donner un cadre, une forme et un sens à notre vécu, nous dépendons tous d'une histoire en particulier.

Lesslie Newbigin a travaillé comme missionnaire en Inde pendant de nombreuses années et a beaucoup écrit sur l'importance de ces grandes trames dans la compréhension de notre vie. Il relie l'histoire et la compréhension : « Notre compréhension de la vie humaine dépend de la conception que nous avons de l'histoire de l'humanité. Dans quelle histoire vraie celle de ma vie s'inscrit-elle<sup>2</sup> ? » Le philosophe Alasdair MacIntyre affirme d'ailleurs que nos décisions de vie sont façonnées et ordonnées par notre perception de la place qu'elles occupent dans ce contexte élargi : « Je ne peux répondre à la question : "Que suis-je censé faire ?" que si je peux répondre à la question précédente : "De quelle histoire est-ce que je fais partie<sup>3</sup> ?" » Ces deux penseurs présument avec raison qu'il y a aujourd'hui plus d'une histoire fondamentale rivale au sein de notre culture pour donner un sens à notre vie.

*Quelle* histoire influence grandement la manière dont une personne interprète les événements de sa vie ? Prenons l'exemple du divorce. Même si le divorce est nécessaire et légitime dans le cas d'une personne, les chrétiens considéreront toujours que le divorce est loin de l'idéal auquel Dieu aspire

pour un homme et une femme unis par les liens du mariage. Par conséquent, le divorce est tragique. Le divorce n'est pas conforme à l'histoire biblique décrivant la manière dont ils sont censés vivre ensemble et devant Dieu. Il reste que ce point de vue diffère totalement de l'opinion que beaucoup de gens s'en font dans notre culture. En raison de l'individualisme et du consumérisme qui caractérisent l'histoire de la culture occidentale, on dresse souvent un portrait plutôt positif du divorce : non pas une tragédie, mais bien plutôt un pas courageux de croissance personnelle. Nous pouvons voir que ces deux perceptions du divorce ne résultent pas d'un désaccord mineur. Elles tirent leurs racines du fondement même des histoires respectives qui donne à ces perceptions divergentes leur forme et leur substance.

Même si Newbiggin a vécu et œuvré parmi les hindous et les musulmans de l'Inde, il peinait à se réconcilier avec la signification des histoires fondamentales propres à ces cultures et leur correspondance avec le christianisme. De même, lorsqu'il a pris sa retraite et est retourné vivre en Angleterre, Newbiggin a eu beaucoup de mal à comprendre quelle histoire de vie au juste s'inscrivait dans sa propre culture (occidentale, européenne), et en quoi elle pouvait elle aussi correspondre à l'histoire exhaustive à laquelle il était attaché – la Bible. Il en est venu à comprendre que l'histoire fondamentale laisse entendre qu'une grande partie de la culture occidentale moderne est humaniste et tire ses racines du siècle des Lumières (le XVIII<sup>e</sup>) en Europe. La croyance selon laquelle la raison humaine constitue la mesure de toutes choses et « le pouvoir réside dans la connaissance<sup>4</sup> » s'était infiltrée dans la société européenne. Les gens croyaient que la science et la technologie permettaient à elles seules, et sans aucune intervention de Dieu, à l'humanité de se bâtir un monde parfait.

Newbiggin maintient catégoriquement que cette histoire exhaustive est inutile et mensongère. Comme elle est devenue le fondement de la vie humaine, elle est également dangereuse. Il s'agit d'une histoire fausse, à l'opposé de la vérité de l'histoire biblique. Même depuis le siècle des Lumières, la pensée et la vie humaines dans le monde occidental se sont conformées à cette perception erronée, ce qui produit souvent des effets désastreux. Comme Alasdair MacIntyre nous exhorte à le reconnaître, un choix s'offre cependant à nous. La philosophie de vie du monde occidental

moderne ne constitue pas la seule grande histoire disponible. Il existe une autre façon, meilleure et *plus vraie*, de percevoir le monde.

L'adoption d'une telle histoire fondamentale nous amène à comprendre notre monde et à y tracer notre parcours de vie. Cela ne signifie pas que les gens soient forcément conscients de l'histoire qu'ils vivent ou de la manière dont cette histoire a façonné leur pensée et leurs actions<sup>5</sup>. Par exemple, beaucoup de nos étudiants d'université vivent actuellement dans la promiscuité sexuelle. Il se peut qu'ils vivent ainsi sans vraiment se demander *pourquoi*. D'où ils ont fort peu de chance de voir que l'histoire dans laquelle une telle conduite est approuvée leur vient surtout de Jean-Jacques Rousseau, de Sigmund Freud et d'autres penseurs de siècles passés qui partageaient la même philosophie de vie. Leurs opinions relatives au mariage et à l'être humain sous-tendent les changements d'attitude envers la sexualité qui se sont concrétisés à partir des années 1960<sup>6</sup>.

Tous ont une histoire fondamentale. Quel lien devons-nous faire entre l'histoire biblique et l'histoire humaniste de la culture occidentale ? Dans ses différentes versions, l'histoire occidentale moderne est si dominante et affirme si fortement son droit au titre de *seule* histoire valable que l'on présume souvent devoir l'employer pour comprendre le grand récit de la Bible. Il reste que le christianisme biblique affirme que la Bible seule raconte la vraie histoire de notre monde.

Newbiggin discerne bien tout l'enjeu ici exposé : « Tout est de savoir si la foi axée sur Jésus est celle avec laquelle nous cherchons à comprendre l'Histoire dans son intégralité ou si nous la limitons à un monde religieux privé et si nous assujettissons l'histoire publique du monde à d'autres principes explicatifs<sup>7</sup>. » Cela fait-il vraiment une différence si nous cherchons à comprendre l'histoire biblique selon l'histoire occidentale moderne ou si nous cherchons à comprendre l'histoire occidentale moderne dans le cadre de l'histoire biblique ? Cela fait une grande différence ! Tout bâtiment a des fondations. Nous ne pouvons avoir qu'une seule histoire *fondamentale* sur laquelle faire reposer notre pensée et notre conduite. Dès lors que nous inscrivons une histoire dans une autre, la première perd sa nature « fondamentale ». L'histoire fondamentale ou grand récit vise précisément à donner un sens à la vie dans son ensemble, et il n'est pas facile d'enchevêtrer de telles

grandes trames. Les histoires fondamentales sont en principe *normatives* – elles définissent des points de départ, des façons de percevoir ce qui est vrai – et elles sont *exhaustives*, étant donné qu’elles font un récit *intégral*<sup>8</sup>. À ce sujet, N. T. Wright dit : « Le christianisme consiste entièrement à offrir une histoire qui est celle du monde entier. Il s’agit de la vérité publique<sup>9</sup>. »

Réfléchissons, par exemple, à la question portant sur la signification de notre humanité. Toutes les histoires soulèvent cette très importante question. Au *xxi*<sup>e</sup> siècle, beaucoup d’entre nous luttent avec les questions identitaires et l’enjeu est grand quand il s’agit d’obtenir la bonne réponse. Nous entendons constamment une même réponse à cette question provenant de nombreuses directions et selon de nombreuses voix : « On n’est rien de plus que le produit fortuit du temps et de la chance. » Cette réponse résulte cependant d’une histoire qui nie l’existence même de Dieu. La réponse qui provient de l’histoire biblique est complètement différente, comme nous le verrons. La Bible nous révèle que nous sommes l’œuvre de Dieu et la couronne de sa création, nous qu’il a *faits à son image*. En recherchant la vérité sur notre identité, nous devons déterminer *laquelle* de ces histoires fondamentales dit vrai. De toute évidence, elles ne peuvent pas être véridiques *toutes les deux*. Elles offrent des réponses très différentes aux questions les plus importantes que nous nous posons, d’où la nécessité de choisir entre elles.

Nous croyons que N. T. Wright a raison de dire que la Bible nous offre une histoire qui est *l’histoire vraie du monde entier*. Par conséquent, le chrétien devrait chercher à comprendre l’intégralité de la vie et de l’Histoire au moyen de la foi en Jésus. Cela ne tient pas uniquement au fait que l’histoire biblique est exhaustive, qu’elle est celle qui nous a été léguée ou qu’elle est celle qui nous convient. Nous devons prendre l’histoire chrétienne au sérieux du fait qu’elle est *véridique* et qu’elle nous raconte l’histoire vraie de toute l’Histoire, qui commence par la Création et qui se termine par la nouvelle création. Ainsi en est-il du monde, et les chrétiens devraient veiller à enraciner leur vie dans l’histoire de la Bible. Mais quelle *est* précisément l’histoire biblique et comment la comprendre ?

Il existe de nombreuses façons de vivre l’histoire chrétienne. La liturgie (celle de l’Église de type charismatique ou celle de l’Église de type plus traditionnel) nous rappelle constamment l’histoire qui devrait façonner

notre vie. Cantiques et chœurs la célèbrent. Nos professions de foi en font le récit chaque fois que nous déclarons croire en Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit. Semaine après semaine, nos sermons en expliquent l'importance dans notre vie. Il reste que l'histoire chrétienne prend sa source dans l'autorité de la Bible elle-même.

Le christianisme orthodoxe maintient depuis toujours que la Bible constitue la *norme* de la foi et de la vie, la règle et la source majeures de direction. Toutes les grandes confessions chrétiennes le confirment assurément. Ce sur quoi les chrétiens ne s'entendent pas toujours, c'est la façon dont la Bible guide la foi et la vie. Il arrive parfois que des chrétiens traitent la Bible comme si elle constituait une liste systématique de propositions semblables à la Confession de Westminster ou à la Confessio Belgica. Par contre, même si la Bible constitue la source ultime de ces formidables documents, elle n'est manifestement pas écrite de la même manière, comme une série de vérités propositionnelles, et n'a pas non plus le même dessein. Au cours des dernières décennies, l'une des avancées les plus enthousiasmantes faites en matière d'études bibliques a amené certains érudits à reconnaître que la Bible a la forme d'une *histoire*, qu'elle constitue « un mégarécit<sup>10</sup> ». Elle fonctionne à titre de Parole de Dieu qui fait autorité dans notre vie si elle devient la seule histoire *fondamentale* par laquelle nous comprenons notre vécu et notre pensée, ainsi que le fondement sur lequel reposent nos décisions et nos actions.

Autrement dit, la Bible nous procure l'histoire fondamentale qui nous est nécessaire pour comprendre notre monde et y vivre en tant que peuple de Dieu. Nous savons que de confesser que la Bible est la Parole de Dieu est une chose, mais que de lire la Bible de manière à la laisser influencer toute notre vie en est souvent une tout autre. Il peut facilement y avoir un écart entre ce que nous disons croire et notre mode de vie. Si Dieu nous a intentionnellement donné la Bible sous forme d'histoire, le seul moyen que nous avons de ressentir toute l'incidence de son autorité et de son illumination de notre vie consiste à l'aborder comme une histoire authentique et à nous l'approprier.

Ainsi, l'enjeu est grand quand il s'agit de comprendre que la Bible s'adresse à nous. Si nous la percevons comme une seule et même histoire

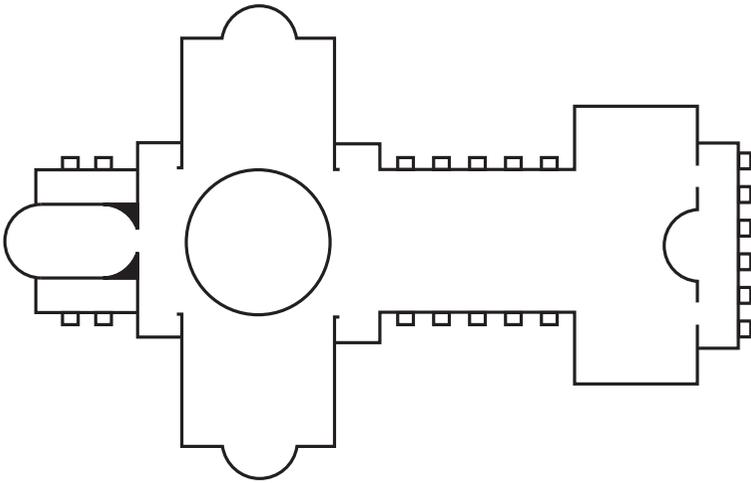
ayant cours, elle peut s'avérer des plus exaltantes. Une telle histoire nous invite – nous *oblige* – à y participer. Repensons ici à Abby et à Percy, les deux jeunes se racontant l'un à l'autre pour voir si chacun aurait sa place dans l'histoire de vie de l'autre. Si les choses fonctionnent pour ces deux personnes, elles découvriront ensemble une histoire plus vaste et plus fondamentale. Leurs vies individuelles prendront une nouvelle signification comme faisant partie d'une seule et même vie vécue ensemble dans le cadre de l'histoire de Dieu. À mesure que nous irons en profondeur dans l'histoire de la Bible, Dieu se révélera à nous. Il nous appellera aussi à participer à sa mission et à l'accomplissement de ses desseins pour la création. Dans le présent livre, nous visons à examiner attentivement la Bible en tant qu'histoire ayant cours et à voir ce qui découlera de cette étude. Après tout, la Bible déclare n'être rien de moins que la vraie histoire de notre monde selon Dieu et nous appelle à nous l'approprier.

## **La Bible est-elle une seule et même histoire ayant cours ?**

Peut-être aurez-vous déjà entendu la vieille fable hindoue dans laquelle six hommes aveugles rencontrent un éléphant pour la première fois. À tour de rôle, ils le décrivent différemment aux autres : la bête est comme un mur, un serpent, une lance, un ventilateur, une corde ou un arbre. Bien qu'il n'y ait là qu'un seul éléphant, chacun en fait une expérience complètement distincte selon qu'il en touche le flanc, la trompe, la défense, l'oreille, la queue ou la patte. Cette histoire nous rappelle qu'il est souvent difficile d'avoir l'assurance que notre seul vécu nous a procuré l'image d'ensemble de quoi que ce soit de complexe. Or, le fait d'essayer de saisir toute la portée et toute la forme de la Bible peut ressembler un peu à cela. Selon le passage par lequel nous l'abordons pour la première fois, il se peut que nous n'ayons pas immédiatement l'impression que son intégralité a la forme d'une histoire. Ainsi, la lectrice qui se plonge dans la première épître aux Corinthiens, dans le Nouveau Testament, cette lettre qu'un missionnaire a adressée à une jeune Église en difficulté, se demande : Comment cette lettre s'inscrit-elle dans le grand récit biblique ? Ou

encore, en prenant la poésie des Psaumes ou les formidables images du livre de l'Apocalypse, elle se demande : Où et comment s'inscrivent-elles dans le grand récit ?

Il peut s'avérer utile de voir la Bible – aussi vaste et variée soit-elle manifestement – non pas comme un éléphant, mais comme quelque chose d'encore plus grand : un édifice, une cathédrale.



**Figure 4** *Plan d'une cathédrale*

S'il vous est déjà arrivé de visiter l'une de ces magnifiques églises, comme la cathédrale nationale à Washington (D. C.), la cathédrale Notre-Dame à Montréal (ou sa sœur aînée plus célèbre à Paris) ou St. Paul à Londres, vous savez que l'on pourrait passer des jours à en explorer une seule. On peut aborder une cathédrale sous de nombreux angles. À l'intérieur se trouvent des chapelles latérales et les chapelles principales à explorer, ornées de vitraux, de peintures, de statues et autres trésors. Ce qui semble à première vue être une seule pièce immense est en définitive une multitude de pièces et de corridors, de tours et de balcons, d'escaliers et de passages dérobés. Et encore, il ne s'agit là que des endroits que le public voit. Si vous en obtenez la permission auprès du doyen, le directeur de la cathédrale, pour explorer

l'église dans son entièreté, vous découvrirez toutes sortes d'autres entrées et sorties de l'édifice et de nombreux points de vue d'où l'admirer.

Imaginez que la Bible, avec ses soixante-six livres, écrite par des dizaines d'auteurs humains sur plus de mille ans, soit une grande cathédrale comportant de nombreuses pièces et diverses entrées. Vous pouvez, par exemple, entrer dans la Bible par l'un des Évangiles. Il est vrai que beaucoup de gens sont encouragés à amorcer leur lecture de la Bible par l'Évangile selon Marc ou l'Évangile selon Jean. Nombre de chrétiens commencent à explorer l'Ancien Testament relativement tard dans leur parcours de foi. Rares sont ceux qui éprouvent le désir de revenir encore et encore sur les généalogies au début des livres des Chroniques ou les longues listes de lois alimentaires contenues dans le livre du Lévitique.

Si vous désirez vous représenter la cathédrale dans son ensemble, vous avez une question importante à vous poser : Où se trouve l'entrée principale, l'endroit duquel on peut l'admirer dans sa totalité ? Une cathédrale traditionnelle possède en général une entrée principale à la porte ouest, depuis laquelle on peut voir toute la nef centrale jusqu'à l'extrémité est de l'édifice, où l'on a érigé l'autel. En occident, on bâtissait toujours de telles églises avec l'autel face à l'orient, vers Jérusalem (d'où provient le mot « orienté », qui signifie maintenant plus généralement « qui donne un sens de direction »). La « cathédrale » de la Bible comporte de nombreux thèmes. Les gens lui prêtent divers thèmes prédominants, et ceux-ci constituent différentes portes desquelles on peut avoir une perspective de toute la révélation spectaculaire de Dieu.

À notre avis, « l'alliance » (dans l'Ancien Testament) et « le royaume de Dieu » (dans le Nouveau Testament) se réclament d'être la porte principale par laquelle on peut commencer à entrer dans la Bible et à la voir en tant que vaste structure intégrale. Dans l'Ancien Testament, Dieu établit une alliance avec Noé, Abraham, Israël et le roi David ; dans le livre de Jérémie, Dieu parle d'une nouvelle alliance qu'il établira dans le futur. Dans les Évangiles, il est clair que le vaste ministère d'enseignement de Jésus a pour thème principal le royaume de Dieu. Marc (1.14,15) résume ainsi ce ministère : « Après que Jean eut été livré, Jésus alla dans la Galilée, prêchant l'Évangile de Dieu. Il disait : Le temps est accompli, et le royaume

de Dieu est proche. Repentez-vous, et croyez à la bonne nouvelle. » En prenant l'alliance et le royaume comme entrée principale dans la Bible, on ne nie pas l'existence d'autres entrées. Ses lecteurs disent de nombreuses autres qu'elles sont les meilleures pour en obtenir une vue d'ensemble : des entrées comme « la promesse » et « la présence divine ». Bien que toutes soient utiles, elles sont un peu comme des chapelles latérales ou des entrées latérales plutôt que l'entrée principale. À partir d'elles, on obtient certainement une vue de la cathédrale, mais sans en obtenir la même vue d'ensemble qu'à partir de l'alliance et du royaume.

Il se peut que vous vous demandiez : L'alliance et le royaume forment-ils une seule et même entrée ou deux entrées différentes ? Voilà une question d'importance. Comme nous l'expliquerons dans la suite, le royaume de Dieu correspond au règne que Dieu exerce sur son peuple et éventuellement sur toute la création. L'alliance concerne plus particulièrement la relation spéciale que Dieu entretient avec son peuple en accomplissant ses desseins au fil de l'Histoire. En fait, les alliances constituaient des relations que les rois établissaient avec leurs sujets. Lorsque les membres du peuple de Dieu entrent dans une alliance avec lui, ils sont obligés d'être ses sujets et de vivre sous son règne. Comme nous le verrons bientôt, l'alliance exige aussi que nous prenions les desseins de Dieu au sérieux par rapport à toute la création. Ainsi, l'alliance et le royaume sont comme les deux côtés d'une même pièce, évoquant la même réalité de façons légèrement différentes.

Au terme de toute notre étude, nous découvrons que l'alliance et le royaume constituent la double porte de la même entrée principale de la cathédrale scripturaire, qui évoque la même réalité. Voilà pourquoi nous avons employé « le royaume » pour structurer le présent livre. Les deux nous révèlent Dieu comme étant le Souverain qui règne sur tout, qui désire avoir un peuple vivant sous son autorité et qui répand le parfum de sa présence sur toute sa création. Elles nous signalent également toutes les deux que Dieu a toujours voulu que les choses soient ainsi depuis le début, mais que celles-ci ont tourné au vinaigre. Aujourd'hui, Dieu s'emploie à une œuvre réparatrice visant à restaurer son projet ainsi qu'à poursuivre ses desseins originaux et incessants. Dans les alliances de l'Ancien Testament, Dieu se concentre étroitement sur Israël, mais toujours en vue de voir Israël être la

lumière des nations. Dans le Nouveau Testament, « le royaume de Dieu » a nettement toutes les nations et toute la création en vue. Or, d'une manière ou d'une autre, en entrant dans la Bible par cette double porte principale, l'alliance et le royaume portent à notre attention l'importance du grand récit de la Bible. Il commence par la Création, puis se poursuit. Cette entrée nous procure la bonne perspective des choses, celle qui nous permet de comprendre où Dieu veut en venir et ce qu'il nous dit actuellement.

Il se peut que nous ne nous mettions pas à lire la Bible dans le livre de la Genèse, et que nous nous contentions de survoler les généalogies des livres des Chroniques et les lois de ceux du Lévitique et des Nombres. Par contre, si nous entrons dans la Bible par l'alliance et le royaume, nous ne tarderons pas à nous poser des questions comme les suivantes :

Quel lien y a-t-il entre l'alliance de Dieu avec Abraham et ses desseins pour toute sa création ?

Si Jésus est notre roi, qu'en est-il du reste de la création ?

Si ce monde est celui que Dieu a créé, qu'est-ce qui a mal tourné ? Comment se fait-il que Dieu en ait perdu le contrôle ?

Quelle place l'Église occupe-t-elle dans les desseins du royaume de Dieu par rapport à toute sa création ?

Le seul moyen de répondre à ces questions consiste à revenir au début de la Bible et à en lire le récit tel qu'il se déroule selon ses divers actes, à partir de « Au commencement... » Voilà d'ailleurs ce que nous nous proposons de faire dans le présent livre. Il est donc vrai que, si nous n'abordons pas le sujet de manière simpliste, nous verrons que la Bible constitue certainement un seul et même récit ayant cours. Et dans ce livre, nous le raconterons.

## **Le grand récit biblique**

Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le dramaturge Térence s'est mis à écrire des pièces, en cinq « actes » distincts, à présenter dans des théâtres de Rome. Depuis, la tradition occidentale relative à la dramaturgie en est venue à reconnaître cette structure en cinq actes comme servant particulièrement bien

à raconter en détail une longue histoire importante. Ces cinq actes sont généralement organisés comme suit : 1) Le premier acte renferme en général les renseignements contextuels, présente les personnages principaux et établit la situation stable que les événements sur le point de se dérouler viendront perturber. 2) La première action s'amorce, généralement par l'introduction d'un conflit majeur. C'est au milieu de la pièce que 3) son action principale a lieu. Ici, le conflit initial s'intensifie et se complique jusqu'à 4) son paroxysme, ou le point où la tension est la plus vive, après quoi, ce conflit *doit* se résoudre, d'une manière ou d'une autre. Après le paroxysme vient 5) la résolution, dans laquelle les implications de l'acte crucial se concrétisent chez tous les personnages et la stabilité se rétablit.

Voilà la structure que Wright a à l'esprit lorsqu'il décrit l'histoire biblique comme une pièce en cinq actes, dont une grande partie du cinquième acte est manquante<sup>11</sup>. Il revient aux comédiens (nous) d'improviser une seconde scène convenant au cinquième acte, en préparant la conclusion que Dieu leur a révélée, vers laquelle la pièce doit progresser<sup>12</sup>.

L'application que Wright fait de la structure d'une pièce en cinq actes au grand récit de la Bible nous est d'une immense utilité, ce qui explique que nous ayons adopté (surtout) cette structure pour raconter à notre façon l'histoire biblique. Le premier acte, que vous êtes sur le point de lire, procure des renseignements essentiels sur Dieu, l'humanité et le monde. Il décrit une situation stable, une très bonne création. Les acteurs humains amorcent leur travail dans le jardin, et l'Histoire débute. Dans le deuxième acte, on présente le conflit qui met en scène un mystérieux ennemi du plan de Dieu. C'est ici que le problème fondamental de notre monde tire ses origines. Dans le troisième acte, le conflit (entre le péché de l'homme et les desseins bienveillants de Dieu pour la création) s'intensifie et se complique. Le quatrième acte raconte comment l'histoire de la grâce avec laquelle Dieu traite ses créatures rebelles atteint son apogée, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ. Dans le cinquième acte, nous voyons les implications de l'acte spectaculaire de la Rédemption se concrétiser dans la vie de sa communauté.

Et c'est ici où, dans le présent livre, nous délaissions la tradition des cinq actes (et le modèle de Wright). Il nous apparaît clairement que l'histoire

biblique ne se *termine* pas simplement par la conclusion du cinquième acte. Pas plus que la mise à exécution du cinquième acte ne constitue une résolution ordonnée. Même si la résolution s'est concrétisée en Christ, le conflit perdure et s'aggrave en réalité. Le plan de Dieu ne vise rien de moins qu'à réconcilier toute sa création avec lui, un dessein qui s'est accompli une fois pour toutes dans la mort et la résurrection de son Fils, il y a quelque deux mille ans. Dieu nous a fait la formidable promesse que le grand plan qu'il a formé pour sa création continue de se réaliser et *n'a pas encore pris fin* dans notre monde. L'histoire de Dieu nous réserve beaucoup plus encore. Il a préparé un autre acte, qui reste à nous être révélé, un acte différent de tout ce que nous avons vu ou pu imaginer jusqu'ici, et sur lequel le rideau de l'Histoire ne tombera *jamais*. Nous avons donc inclus ce sixième acte dans notre récit de l'histoire biblique. En employant le royaume de Dieu pour thème central et la structure en six actes, nous avons divisé le grand récit de la Bible selon les principaux actes suivants :

<b>Premier acte</b>	Dieu établit son royaume : la Création
<b>Deuxième acte</b>	La rébellion dans le royaume : la chute
<b>Troisième acte</b>	Le Roi choisit Israël : la Rédemption initiée <b>Première scène</b> Un peuple pour le Roi <b>Deuxième scène</b> Un pays pour son peuple
<b>Interlude</b>	L'histoire d'un royaume en attente de sa fin : la période intertestamentaire
<b>Quatrième acte</b>	La venue du Roi : la Rédemption accomplie
<b>Cinquième acte</b>	Propager la nouvelle du Roi : la mission de l'Église <b>Première scène</b> De Jérusalem à Rome <b>Deuxième scène</b> Et dans le monde entier
<b>Sixième acte</b>	Le retour du Roi : la Rédemption achevée

## PREMIER ACTE

# Dieu établit son royaume

### *La Création*

Les cinq premiers livres de la Bible composent la Torah ou loi de Moïse. Bien que cela ne signifie pas nécessairement que Moïse en ait écrit chaque mot, la majeure partie lui est attribuée, et il est certainement leur personnage principal. Le deuxième livre, Exode, raconte la naissance de Moïse et son émergence en tant que leader par qui Dieu fait sortir les Israélites d'Égypte. Ensuite, Moïse apparaît dans presque tous les chapitres jusqu'à la fin du Deutéronome. Il reste que cela ne correspond qu'à quatre des cinq livres en question. D'où vient le premier, et pourquoi l'a-t-on inclus dans la loi de Moïse, alors qu'il relate une histoire s'étant produite longtemps avant même la naissance de Moïse ?

### **Qui est « l'Éternel Dieu » ?**

Vous ne vous souciez probablement pas de savoir que « Michaël » est un nom hébreu signifiant « celui qui est comme Dieu » ou que « Craig » est un mot gaélique signifiant « un éperon rocheux ». Dans notre culture, même si les noms ont leur importance, ils possèdent rarement une signification particulière. Par contre, dans le monde de l'Ancien Testament

que nous nous apprêtons à visiter au fil du premier acte, la signification des noms cités revêt souvent une grande importance. Et aucun nom n'est plus important que ceux qui identifient Dieu dans Genèse et les autres livres de l'Ancien Testament.

Dans Genèse 1, le mot hébreu *Elohim* (rendu simplement par « Dieu » dans nos bibles françaises) constitue le nom générique que l'on utilise partout au Proche-Orient de l'Antiquité pour désigner Dieu. Et la Bible dit que « Dieu » donne vie à toute la création à partir de rien. Dans Genèse 2.4, on commence toutefois à employer un autre nom. « Dieu » s'appelle désormais « l'Éternel Dieu » (Yahvé Elohim). Or, il s'agit d'une façon très inhabituelle de désigner Dieu, et elle sert à révéler des choses importantes à son sujet.

Deux passages clés de l'Ancien Testament (Ex 3 ; 6.1-12) font la lumière sur le nom mystérieux de Yahvé<sup>1</sup> (ou Jehova, comme il est désigné dans certaines traductions plus anciennes de la Bible<sup>2</sup>). Ces passages nous indiquent comment Dieu se révèle à Moïse en tant que Yahvé lorsqu'il l'appelle à conduire le peuple d'Israël hors d'Égypte. Le nom Yahvé est le titre que Dieu choisit pour s'identifier en tant que Rédempteur divin, le Dieu qui délivre son peuple de l'esclavage et qui le rencontre sur le mont Sinaï (Ex 19.4).

Lorsque les noms Yahvé (Éternel) et Elohim (Dieu) sont joints ensemble, comme dans Genèse 2.4, ils soulignent à grand trait le fait que le Dieu qui délivre Israël de l'esclavage est le même que le Dieu qui a créé toutes choses, le Créateur du ciel et de la terre<sup>3</sup>. « Yahvé, le Dieu des Hébreux, est aussi le Dieu de toute la terre, contre laquelle il lance grêle et tonnerre, attestant ainsi sa seigneurie absolue<sup>4</sup>. » Les Israélites en viennent pour la première fois à connaître Dieu (par l'intermédiaire de Moïse) en tant que leur Rédempteur ; ce n'est que par la suite qu'ils le découvrent comme le Créateur. Or, ce n'est pas vraiment différent dans notre cas, même si nous entrons en scène tellement plus tard dans l'histoire biblique. Lorsque nous en venons à connaître Dieu au moyen de l'œuvre salvatrice de son Fils, Jésus, nous le rencontrons d'abord comme notre Sauveur et Rédempteur. Dieu demeure néanmoins le Créateur de tout ce qui a été, est et sera : c'est le seul Éternel Dieu, Yahvé Elohim. Ainsi,

dès l'instant où nous nous mettons à témoigner de notre foi et à raconter *l'histoire chrétienne* (plutôt que simplement notre histoire personnelle), nous revenons inéluctablement à ses débuts : la Création même. « Au commencement, Dieu... »

## Une foi pour Israël

Il vaut la peine de prêter attention à la première scène de *n'importe quelle* histoire, et celle de l'histoire biblique n'y fait pas exception. Les premiers chapitres de Genèse, qui relatent l'histoire de la Création, ont été écrits il y a longtemps à l'intention des Israélites, dont la culture était très différente de la nôtre. Bien que certaines dimensions des histoires de la Création relatées dans Genèse 1 et 2 puissent nous sembler étranges, n'oublions pas qu'elles étaient parfaitement compréhensibles pour les Israélites d'alors. Cela tient au fait que l'auteur emploie des images et des concepts bien connus de son auditoire. En lisant les premiers chapitres de Genèse avec le monde de l'Antiquité en toile de fond, nous commençons à voir la puissance du message que ce récit est censé véhiculer.

Plusieurs chercheurs soulignent l'aspect fortement polémique ou sujet à controverse de Genèse 1 et 2. Dans l'Antiquité, les gens du Proche-Orient entretenaient de nombreuses opinions divergentes quant à la manière dont le monde avait pris vie. Ces récits étaient monnaie courante en Égypte lorsque les Israélites y étaient esclaves et dans le pays de Canaan lorsqu'ils ont commencé à se l'approprier. Il leur aurait été tellement facile d'adopter les histoires de ceux qui y avaient vécu avant eux ou qui y vivaient à leurs côtés et qui (après tout) *connaissaient* le pays supposément beaucoup mieux qu'eux. Nombre de dieux que les Cananéens adoraient étaient étroitement associés à la fertilité de leur sol. Les nouveaux venus qui peinaient à le cultiver seraient tentés d'invoquer ces « dieux » plutôt que l'Éternel Dieu.

Nous en savons long sur le genre d'histoires de la création qui circulaient dans le monde de l'Antiquité. Il est fascinant de voir que l'histoire racontée dans Genèse 1 et 2 contredit intentionnellement certains de leurs éléments importants. Regardons par exemple la façon dont Genèse 1.16 décrit le soleil et la lune. Ce verset ne mentionne pas le soleil selon son

nom hébreu normal, mais simplement comme « le plus grand lumineux », que Dieu a créé pour le jour. De même, il appelle la lune « le plus petit lumineux ». Pourquoi ? Probablement parce que les gens parmi lesquels les Israélites vivaient désormais divinisaient souvent le soleil et la lune. Dans le récit de la Genèse, les lecteurs ne peuvent faire l'erreur de considérer le soleil comme une divinité à adorer. Les Écritures décrivent clairement le soleil comme une chose créée, un objet placé là-haut dans le simple but pratique de procurer de la lumière. Toute l'attention porte donc sur celui qui a créé cette merveilleuse lumière, celui dont la puissance est si grande qu'il lui suffit de prononcer un seul mot pour que tout un univers prenne vie. Aucun « lumineux » dans les cieux ne mérite d'être adoré. Dieu seul est divin ; lui seul doit être adoré. Même si tout ce qui a été créé est « très bon » (Ge 1.31), c'est le cas parce que celui qui l'a créé lui est infiniment supérieur.

Et ce Créateur transcendant *n'est pas* comme les dieux capricieux décrits dans le récit de la Création que les Babyloniens s'étaient concocté (*l'Enuma Elish*). Selon eux, les humains avaient été créés dans le seul but de servir leurs dieux et de faire leur bonheur. Dans Genèse, le Dieu qui crée le monde y place des hommes et des femmes pour couronner ce à quoi il a donné vie. On décrit la création en soi comme une formidable demeure préparée à l'intention de l'humanité, où elle peut vivre et s'épanouir, ainsi que jouir de la présence constante du Créateur même et d'une communion intime avec lui.

## **Quel est le style littéraire de Genèse 1 ?**

Les histoires de la Création dans Genèse sont donc controversées. Elles déclarent dire la vérité au sujet du monde, en contredisant catégoriquement d'autres histoires courantes au sein du monde de l'Antiquité. Les Israélites étaient continuellement tentés d'adopter ces autres histoires sur lesquelles fonder leur philosophie de vie, au lieu de mettre leur foi dans l'Éternel Dieu, qui a créé le ciel et la terre. Par contre, le récit de la Création dans la Genèse ne se résume pas à une polémique. Il vise aussi à nous enseigner positivement ce que la foi en Dieu *signifie* quant à notre perception du monde qu'il a créé et à notre façon d'y vivre. Le livre de

la Genèse prend la forme d'un récit. Et c'est précisément cette forme à laquelle nous devons être sensibles afin d'éviter de le dénaturer.

Pour comprendre le récit de la Création selon la Genèse, nous devons saisir une chose au sujet de son style littéraire. Les érudits ont eux-mêmes du mal à le décrire. Von Rad y voit une « doctrine sacerdotale » si riche de sens qu'il serait « hasardeux de la surinterpréter théologiquement<sup>5</sup> ». Blocher voit dans le récit de la Création un exemple de littérature de la sagesse *soigneusement* élaborée<sup>6</sup>. Cependant, ce que les érudits *s'entendent* pour dire, c'est que l'histoire racontée dans les premiers chapitres de la Genèse a été minutieusement construite : elle démontre clairement le soin que l'on y a mis. Par conséquent, nous devons nous concentrer autant sur la façon dont elle est rapportée que sur les détails qu'elle renferme et déterminer s'il convient ou non de les aborder comme un historien ou un scientifique d'aujourd'hui le ferait. Il s'agit ici d'une question épineuse, en ce sens que l'histoire concernée est celle de la mystérieuse inauguration de l'Histoire en soi. Il reste que les grandes lignes du récit de la Genèse sont certainement aussi claires pour nous qu'elles l'étaient pour ceux qui l'ont entendu les premiers. Dieu est la source divine de tout ce qui existe. Il est distinct de toutes les autres choses de par la relation spéciale qui unit le Créateur à sa création. Dieu a créé l'humanité dans le but de couronner toute son œuvre créatrice. Par ailleurs, Dieu avait à l'esprit une relation très spéciale entre lui et l'être humain, qu'il a créé en dernier.

Dans ces chapitres, on nous raconte l'histoire de la Création, non pas pour satisfaire notre curiosité typique du XXI<sup>e</sup> siècle au sujet des détails concernant *la manière* dont Dieu a fait le monde. Par exemple, nous nous demandons si Dieu a mis longtemps à faire sa création ou s'il a donné vie instantanément à tout ce qu'il a créé. L'histoire de la Genèse nous est toutefois transmise de sorte que nous puissions avoir une compréhension juste du monde dans lequel nous vivons, de son auteur divin et de la place que chacun y occupe. John Stek a eu raison de dire ce qui suit au sujet des récits de la Création contenus dans le livre de la Genèse :

Moïse [...] cherchait à annoncer la connaissance du vrai Dieu tel qu'il s'est manifesté dans ses œuvres créatrices, à permettre une bonne compréhension de l'humanité, du monde et de l'Histoire qu'implique la connaissance du

vrai Dieu – et à faire connaître la vérité sur ces questions pour contrer les notions religieuses erronées qui prévalaient partout dans le monde d'alors<sup>7</sup>.

À l'encontre des notions religieuses païennes qui prévalent en Égypte et en Canaan, Genèse 1 proclame la vérité sur Dieu, l'humanité et le monde. Par contraste avec les mythes du Proche-Orient de l'Antiquité, le portrait de Dieu, de l'humanité et du monde devient clair. Le premier acte nous présente les principaux personnages de la pièce – Dieu et l'humanité –, ainsi que le monde dans lequel la trame historique se déroule.

<u>Mythes païens</u>	<u>Genèse 1</u>
dieux	Dieu
humanité	humanité
monde	monde

Figure 5 *Les mythes païens et Genèse 1*

## **Le Dieu qui donne vie à toutes choses**

La lecture du premier chapitre de la Genèse ressemble un peu à ce qui pourrait vous arriver lors d'une exposition artistique extraordinaire. Supposons que vous êtes assis là, en silence, à vous émerveiller devant la beauté et la puissance de toiles magnifiques. Puis une personne vous aborde ainsi : « Aimeriez-vous en rencontrer l'artiste ? » Or, Genèse 1 constitue une présentation de l'Artiste *suprême*. Et quelle présentation saisissante ! Les trois premiers mots de la Bible hébraïque peuvent se rendre par : 1) « Au commencement », 2) « Dieu » (le sujet de l'action), 3) « créa ». Trois petits mots hébreux nous ramènent à l'origine de tout, à la Source personnelle et mystérieuse de tout ce qui existe : le Dieu éternel non créé. Ce Dieu, qui n'a lui-même ni commencement ni fin, se contente d'émettre un ordre d'un seul mot pour donner vie à tout ce qui existe.

L'idée de la Création par la parole préserve avant tout la distinction la plus radicale entre le Créateur et la créature. On ne peut considérer la Création, pas même de loin, comme une émanation de Dieu. Il ne s'agit

pas d'une certaine manière d'un excédent de son être, de sa nature divine. Elle constitue plutôt un produit de sa volonté personnelle. Sa parole est la seule continuité qui existe entre Dieu et son œuvre.

Genèse 1 nous présente Dieu comme étant une personne infinie, éternelle et non créée qui, par ses actions créatrices, donne vie à toute la création. L'expression « les cieux et la terre » (Ge 1.1) désigne la création dans son intégralité. Lumière et ténèbres, jour et nuit, mer et ciel et terre, plantes, animaux et humanité – tout provient de ce Dieu, de son activité créatrice puissante et bonne. À ce sujet, von Rad dit : « L'idée de la création par la parole exprime la connaissance du fait que le monde entier appartient à Dieu<sup>8</sup>. »

Il s'agit ici véritablement d'un des points où la logique ne peut que patauger, alors que la foi est comme un poisson dans l'eau. « La Bible commence là où viennent déferler les vagues les plus fougueuses de notre réflexion, là où elles retombent sur elles-mêmes et où leur vigueur se perd en bouillonnements d'écume<sup>9</sup>. » Dans le livre de l'Apocalypse, l'œuvre créationnelle de Dieu compte parmi les grandes causes de notre vénération incessante :

Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance ; car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées (Ap 4.11).

Ce cantique de louanges du dernier livre de la Bible prend place dans la salle même du trône, aux cieux. Le choix de ce contexte est judicieux, car il indique une vérité au sujet de Dieu révélée implicitement dès le début du récit de la Création rapporté dans Genèse. En donnant vie à la création au moyen de sa parole puissante, Dieu l'établit comme son propre et vaste royaume. Il s'établit ainsi lui-même comme le Roi suprême qui règne sur toute la création, sans aucune limite, et qui est digne de recevoir toute la gloire, tout l'honneur et toute la puissance par la vénération que lui rend tout ce qu'il a créé.

Au Proche-Orient de l'Antiquité, les gens en savaient long sur l'autorité. Parmi eux, même les souverains tribaux ou nationaux détenaient un pouvoir quasi absolu. Et dans Genèse 1, on décrit Dieu de diverses façons

comme étant *le* Monarque, le Roi dont la souveraineté s'étend de droit et avec pouvoir sur toute sa création. Dans l'Antiquité, quiconque entendait la moindre parole émanant d'un roi mortel devait y voir un ordre. Par contre, *ce* Roi immortel parle, et par son ordre divin il donne vie à toute la création exactement comme il le désire. En créant, Dieu *nomme* ce qu'il crée, ce qui constitue ici encore une expression de sa souveraineté. « L'acte de donner un nom désignait surtout l'exercice d'un droit souverain. [...] Ainsi, le fait de nommer cette œuvre de même que toutes les œuvres créatrices subséquentes exprime une fois encore de manière saisissante la déclaration par Dieu de sa seigneurie sur les créatures<sup>10</sup>. »

Dans Genèse 1, le commandement que Dieu répète, « Que [...] soit ! », donne vie à une création qui se caractérise par sa précision, son ordre et son harmonie :

Étant le Dieu qui met le temps en action et qui établit le climat, il est aussi responsable de l'établissement de toutes les autres dimensions de l'existence humaine. La disponibilité de l'eau et la capacité de la terre à faire pousser des légumes ; les lois de l'agriculture et les cycles saisonniers ; chacune des créatures de Dieu, dotée d'un rôle à jouer – tout cela a été ordonné par Dieu et était bon, ni tyrannique ni menaçant<sup>11</sup>.

La création de Dieu est « bonne », et cette excellence illustre simplement la bonté, la sagesse et la justice incomparables du Créateur. Lui seul est le Roi qui règne avec sagesse sur le grand royaume de tout ce qui est.

Ce n'est pas le genre de monarque qui règne à distance et qui ne s'intéresse ni à ses territoires ni à ses sujets. Ayant bâti son royaume, Dieu règne sur lui de manière profondément personnelle. Genèse 1 et 2 nous présentent Dieu comme étant hautement relationnel. Il parle non seulement pour donner ses ordres, mais aussi pour exprimer sa propre implication dans la création du cosmos. Il y a l'expression mystérieuse « Faisons [...] » dans Genèse 1.26 (à laquelle nous donnons le sens de Dieu s'adressant à l'armée céleste des anges). Elle attire l'attention sur le statut de la personne de Dieu et sa volonté qu'il existe d'autres entités distinctes de (et pourtant liées à) lui-même<sup>12</sup>. Plus frappant encore, il y a le fait que, lorsque Dieu crée l'humanité, il la bénit et s'adresse à elle

directement : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la » (Ge 1.28). Il existe une relation personnelle entre le Roi divin et ses sujets humains. Dieu a une tâche particulière à accomplir et il les invite à y participer avec lui, c'est-à-dire remplir et ordonner le monde, qu'il leur a donné comme demeure. La personnalité de Dieu apparaît encore plus nettement dans Genèse 2 et 3. L'Éternel Dieu (Yahvé Elohim) *parcourt le jardin* avec Adam et Ève, démontrant ainsi qu'il s'intéresse de près à eux, à leurs besoins et à leurs responsabilités.

## L'humanité à l'image de Dieu

Le récit de la Création rapporté dans Genèse a pour apogée la création de l'humanité (1.26-28). Dans la Bible, un homme ou une femme constitue une créature que Dieu a conçue et intégrée au monde qu'il a créé. Quelle que soit la façon dont nous relierions l'activité créatrice de Dieu à des théories scientifiques<sup>13</sup>, si nous restons fidèles à ce que la Bible dit au sujet de qui nous sommes, nous ne pouvons nous considérer nous-mêmes comme les purs produits du temps et de la chance (comme le font les athées évolutionnistes). L'humanité est de nature *créationnelle*, et selon le livre de la Genèse (et le reste de la Bible), chaque être humain est en soi une créature particulière.

Dans Genèse 1 et 2, l'enseignement portant sur l'humanité est riche et multiforme. Unique parmi les créatures de Dieu, l'humanité est de nature personnelle. Dieu ne s'adresse qu'à l'homme et à la femme, qui jouissent d'une relation personnelle unique avec lui. Comme Augustin l'a fait observer il y a longtemps dans *Les Confessions*, nous sommes faits pour Dieu, et notre cœur s'agite tant que nous ne trouvons pas notre repos en lui<sup>14</sup>. Genèse 3.8 évoque, de manière saisissante, cette relation entre le Dieu Créateur et ses créatures humaines. Dieu a pour habitude de « [*parcourir*] le jardin vers le soir » et d'y rencontrer l'homme et la femme qu'il y a placés. Gordon Wenham a fait remarquer que Genèse décrit le jardin en des termes évocateurs du Tabernacle, où Dieu vit parmi son peuple<sup>15</sup>. Les hommes et les femmes ont été créés en vue de jouir d'une relation intime avec Dieu, et notre nature terrestre ne nuit aucunement à cette relation. Dieu parcourt fréquemment avec Adam et Ève l'immense

jardin qu'il leur a destiné. Il discute avec eux de la façon dont cet énorme parc se développe, ses plantes poussent sous leurs bons auspices et les animaux s'entendent entre eux.

Les érudits des temps modernes font souvent allusion à *deux* récits de la Création dans Genèse, du fait qu'ils y voient une distinction entre ce qui est dit dans 1.1 – 2.4a et dans 2.4b-25. Or, cet avis est quelque peu trompeur. Bien que ces deux passages soient distincts, ils sont étroitement liés entre eux. Genèse 1 considère l'humanité dans sa relation avec le monde. Genèse 2 insiste sur l'homme et la femme dans leur relation entre eux et avec Dieu. Ces deux passages emploient différentes images et métaphores parce qu'ils mettent en lumière sous différents angles ce que cela signifie d'être humain.

Dans Genèse 1.26-28, Dieu crée l'humanité *à son image*, à sa ressemblance. Notons que les mots « image » et « ressemblance » illustrent la même réalité. Même si Dieu est le Créateur infini et que l'humanité est simplement sa création finie, il existe quelque chose de *fondamentalement similaire* entre les deux. L'« image » constitue une métaphore. En la développant, nous devons garder à l'esprit qu'en tant que métaphore, elle sert à attirer notre attention sur une similarité frappante entre les êtres humains et Dieu, sans pour autant nier le fait que nous sommes radicalement différents de Dieu. Précédemment, nous avons reconnu que Dieu le Créateur est radicalement différent de tout ce qu'il a créé – nous inclus. Il reste que, si l'humanité est créée « à l'image de Dieu », d'une certaine façon, nous sommes *semblables* à celui qui nous a créés. Cette ressemblance est explicitée dans les versets qui suivent.

Dans Genèse 1.26, Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image [...] et qu'il domine [...] sur toute la terre. » Puis il dit aux êtres humains qu'il a créés : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la ; et dominez sur [elle] » (1.28). Cela devrait nous faire clairement comprendre que la similarité fondamentale qui existe entre Dieu et l'humanité réside dans la vocation unique, l'appel ou le mandat qu'elle tient de Dieu lui-même. Sous l'autorité de Dieu, l'humanité doit régner sur les composantes non humaines de la création sur la terre, dans la mer et dans les airs, un peu comme Dieu règne en souverain sur toutes choses. Von Rad l'explique ainsi :

Comme les puissants rois de la terre le font pour signaler leur domination, ils érigent une image d'eux-mêmes dans les provinces de leur empire où ils ne peuvent apparaître en personne, de même l'homme à l'image de Dieu domine sur la terre en tant qu'emblème de la souveraineté de Dieu. Il n'est réellement que le représentant de Dieu, appelé à maintenir et à appliquer la déclaration de domination de Dieu sur la terre. C'est donc surtout la fonction que l'homme exerce dans le monde non humain qui caractérise sa similarité avec Dieu<sup>16</sup>.

Au sein du royaume de Dieu, qu'il a organisé en le créant, le rôle particulier qu'il a confié à l'humanité nous appelle à lui servir de « sous-rois », de vice-régents ou d'intendants. Nous devons régner sur la création de sorte à rehausser la réputation de Dieu au sein de son royaume cosmique.

Dans certains cercles de défenseurs de l'environnement, on évoque couramment Genèse 1.26-28 parce que Lynn White soutient que l'on s'est servi de cet enseignement pour justifier en grande partie la destruction environnementale par notre monde moderne<sup>17</sup>. Ce passage présente la vocation de l'humanité comme un règne ou une domination, mais il est erroné de le lire comme s'il légitimait une emprise impitoyable sur la nature et son exploitation. Dans son œuvre créatrice, Dieu agit pour le bien de ce qu'il a créé et non par égoïsme. Par exemple, il crée une demeure parfaite pour l'humanité. Et à chaque stade de son œuvre créationnelle, Dieu décrit ce qu'il a créé comme étant « bon » et « très bon ». Dieu appelle les « souverains » humains à servir d'intendants ou de sous-souverains pour incarner l'entretien et la protection par Dieu même de sa bonne création dans son règne sur la terre. Le Psaume 8.7 exprime merveilleusement bien cette réalité, en disant que les êtres humains ont pour gloire le fait que Dieu leur « a donné la domination sur les œuvres de [ses] mains ». Il est impossible d'y voir la suggestion que les êtres humains sont libres de faire ce qu'ils veulent des ouvrages de Dieu. Par-dessus tout, les intendants humains doivent rendre des comptes au divin Créateur du monde qu'il leur a confié.

Notre humanité implique une immense liberté et une grande responsabilité, celle de répondre à l'appel de Dieu *et* de lui rendre des comptes relativement à notre réponse. Ainsi, il se peut que, pour exprimer le concept

de la « domination » par l'humanité sur la création, il vaille mieux dire que nous sommes les intendants royaux de Dieu, qu'il nous a placés dans sa création afin d'en développer la potentialité cachée et que toute sa création puisse célébrer sa gloire.

Imaginez que vous soyez un sculpteur du xv<sup>e</sup> siècle et qu'un jour vous receviez un courriel dans lequel Michel-Ange vous demandait si vous seriez disposé à venir dans son atelier pour achever une œuvre qu'il aurait commencée. Il mentionne qu'il s'attend à ce que vous poursuiviez son travail de sorte que le produit fini rehausse sa réputation ! L'appel que nous recevons de Dieu de « dominer » sur sa création signifie qu'il nous estime capables d'être ses intendants. Il comporte également une lourde responsabilité quant aux résultats optimaux que devra produire notre intendance. Si c'est ce qu'implique le fait d'être créés « à l'image de Dieu », il ne fait aucun doute que notre service envers Dieu doit être aussi vaste que la création en soi et inclure le fait de prendre grand soin de l'environnement. On désigne souvent habilement le passage qui commence dans Genèse 1.26 comme étant le « mandat culturel et créationnel ». Il nous enjoint à intégrer tout type d'activité culturelle dans le service à Dieu. En effet, « l'image de Dieu » comporte un élément dynamique. Dieu même se révèle ou « s'illustre » dans sa création précisément *tandis que* nous nous tenons occupés au sein de la création, à développer son potentiel caché en agriculture, en art, en musique, en commerce, en politique, en érudition, en vie familiale, en vie d'Église, en loisirs et ainsi de suite, d'une manière qui honore Dieu. *Tout en* exécutant les commandements créationnels de Dieu, « Faisons... », et en développant le potentiel qu'ils recèlent, nous continuons de répandre le parfum de sa présence à la grandeur du monde qu'il a créé.

Genèse 1 décrit l'humanité non pas comme des tyrans qui exploitent la terre, mais comme des intendants qui règnent *coram deo*, en présence de Dieu. La nature de notre relation avec Dieu s'exprime dans la manière dont nous prenons soin de sa bonne création. Et nous le faisons non pas simplement à titre individuel, mais aussi en tant que partenaires.

Dans Genèse 1, les êtres humains sont « des hommes et des femmes ». Dieu a intégré à sa création une distinction de genre de sorte que les

êtres humains qu'il a faits à son image soient toujours homme ou femme. Ainsi, nous sommes constamment en relation l'un avec l'autre, de même qu'en relation avec Dieu. Aucun de nous ne peut être humain à lui seul : nous sommes toujours partie prenante de diverses relations. Les êtres humains ont été créés pour Dieu. Genèse 2 insiste sur ce fait et sur les autres relations dans le cadre desquelles ils mènent leur vie selon la manière dont Dieu a créé le monde. Genèse 2.18-25 raconte la création d'Ève par Dieu en tant qu'aide idéale et compagne d'Adam, illustrant une fois encore l'amour particulier que Dieu porte à ses créatures. Dieu exprime son amour en procurant ce qu'il y a de mieux aux êtres humains. La domination d'Adam sur la terre se voit dans le fait qu'il a donné un nom aux animaux : exactement comme (dans Ge 1) Dieu a nommé sa création en la formant. Dieu permet donc ici à Adam de nommer les animaux qu'il a divinement créés. Ainsi, Adam entretient une relation avec Dieu et une autre avec le monde animal. Par contre, Dieu a également créé Adam en vue d'une communion *humaine*. Cette réalité s'exprime le plus profondément dans sa relation conjugale avec Ève, une union qu'illustre l'observation selon laquelle ces deux individus deviennent « une seule chair » (2.24).

L'appel d'Adam et Ève à dominer sur la création se manifeste dans Genèse 2 sous la forme de la responsabilité que Dieu leur a confiée de « le cultiver et le garder » (2.15). D'après la description qui en est faite dans Genèse 2.8-14, ce « jardin » ressemble plus à un grand parc national qu'à l'un de nos jardins à domicile. Il est vaste et il renferme des fleuves ainsi que beaucoup d'arbres et d'animaux. Adam et Ève sont ainsi les tout premiers cultivateurs et agents de conservation. Ici encore, nous voyons que d'être humains revient à être en relation d'une certaine manière avec la création, ceux qui y travaillent, qui en explorent le potentiel et qui en prennent soin. Les êtres humains sont faits pour Dieu, ainsi que les uns pour les autres et pour la création, afin qu'ils y travaillent. Selon le Psaume 8, nous avons pour *gloire* de travailler et d'ainsi porter l'image de Dieu.

Voici comment nous pouvons percevoir les différentes relations dans lesquelles Genèse 1 et 2 envisagent l'humanité.

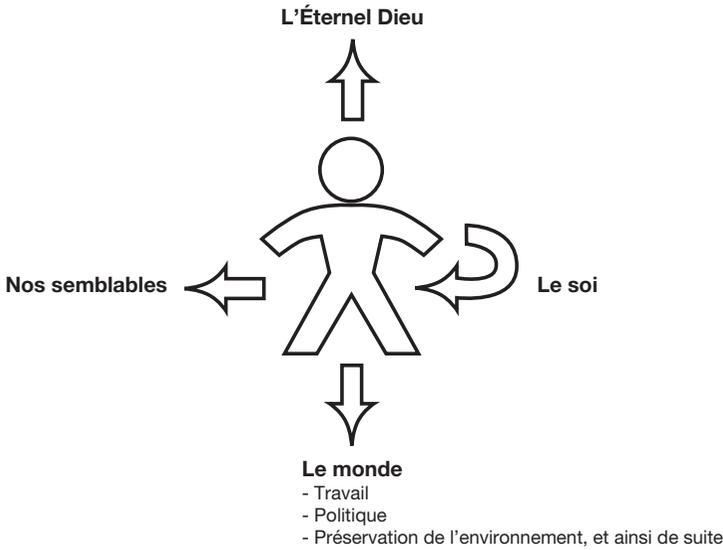


Figure 6 *Une compréhension biblique de l'humanité*

## Le monde en tant que royaume de Dieu

Bien que l'on ait souvent accusé le christianisme d'être imaginaire, nous devrions maintenant bien comprendre que le commencement de l'histoire biblique n'encourage personne à se sentir ni détaché de notre monde fait d'espace, de temps et de matière, ni autrement supérieur à lui. La Bible décrit ce monde matériel comme le théâtre même de la gloire de Dieu, le royaume sur lequel il règne. Les premiers chapitres de la Genèse présentent le monde de manière positive. Bien qu'il ait été *créé* (et donc à ne jamais mettre sur un même pied d'égalité que le Dieu non créé), la Bible le décrit toujours comme étant « bon ». Au fil de Genèse 1, la répétition du mot « bon » nous rappelle que toute la création vient de Dieu et que, dans son état initial, elle reflète à merveille les desseins et le plan divins dont elle fait l'objet. La création comporte une grande diversité : lumière et ténèbres, terre et mer, rivières et minéraux, plantes, animaux, oiseaux et poissons, êtres humains tant hommes que femmes. Cette abondance, que Dieu a voulue, suggère une formidable harmonie entre les choses créées. Il y a un ordre à cette diversité ; la parole créatrice de Dieu lui donne sa structure.

Le livre de la Genèse nous révèle aussi que notre monde existe dans le temps. Dieu est celui qui crée le jour et la nuit, et qui les nomme. Dans ses premiers chapitres, il nous en est dit peu sur la manière dont Dieu souhaite que sa création se développe *au fil* du temps, mais il est clair qu'il veut que ce développement s'opère au sein de ce qu'il a créé. L'homme et la femme doivent engendrer des enfants par leur union de chair, et ces futures générations se disperseront pour dominer sur la terre. Le récit de Genèse 2.4 commence par l'expression « Voici les origines des cieux et de la terre », ce qui laisse entendre que l'Histoire fait partie intégrante de la création<sup>18</sup>. Le travail d'Adam et Ève dans le merveilleux parc que Dieu a créé marque le début d'un long processus par lequel leurs enfants et leurs descendants doivent développer les richesses de la création. L'intendance royale d'Adam et Ève relativement à l'Éden est censée constituer une version réduite de ce que Dieu souhaite qu'il arrive à toute la création à mesure que l'Histoire se déroule.